DES CAUSES

DE LA DIVERSITÉ DES

OPINIONS EN MÉDECINE,

PAR

C. FORGET,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

Novembre 1838.

STRASBOURG,
CHEZ DERIVAUX, LIBRAIRE, RUE DES HALLEBARDES, 23.

PARIS,
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.
1838.

CLINIQUE MÉDICALE
DE LA FACULTÉ DE STRASBOURG.

DISCOURS D'OUVERTURE
DE LANNÉE SCOLAIRE 1838—1839.

DES CAUSES
DE LA DIVERSITÉ
DES OPINIONS EN MÉDECINE,

PAR

G. FORGET,

PROFESSEUR.

Novembre 1838.

STRASBOURG,
CHEZ DERIVAUX, LIBRAIRE, RUE DES HALLEBARDES, 23.
PARIS,
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.
1838.



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN,
PLACE SAINT-THOMAS, 3.

DES CAUSES

DE

LA DIVERSITÉ DES OPINIONS

EN MÉDECINE.

La solution des problèmes à la fois moraux et scientifiques repose nécessairement sur deux bases distinctes : 1° l'appréciation exacte de l'objet en lui-même, 2° celle des qualités de l'esprit qui s'exerce sur cet objet; car il est de vérité proverbiale que chacun voit à sa manière, et le mot *raison* n'est que l'expression d'une *majorité* en fait d'opinions. La philosophie doit donc venir fréquemment au secours de la science dans l'examen de ces questions litigieuses. Or, comme ces deux éléments, science et philosophie, se trouvent assez rarement réunis au degré convenable chez le même individu, il en résulte que ces phénomènes complexes ne sont envisagés par les masses que sous des points de vue incomplets ou trompeurs. Il en résulte encore que la difficulté

même de la solution conduit au fatalisme les esprits paresseux ou superficiels, qui se résignent bientôt à l'acceptation d'une triste vérité comme fait inexplicable, mais avéré, semblables au malheureux qui, roulant vers un précipice, s'abandonnerait à la pente, au lieu de chercher à se retenir aux objets environnants. Or, avant de nous livrer au torrent de la fatalité, cherchons au moins à sonder le mal et à nous convaincre qu'il est sans remède.

Au nombre de ces phénomènes affligeants qui frappent tous les esprits, et qu'on accepte comme nécessaires, figure au premier rang, et à la grande satisfaction d'un public ignorant et malin, la *diversité des opinions en médecine.* Ce fait, vous en êtes témoins chaque jour, et dans les épreuves académiques, et dans vos lectures habituelles, et dans les leçons de vos maîtres, et, ce qu'il y a de plus fâcheux, jusqu'au lit des malades : et vous en êtes affligés autant que surpris; car vos jeunes cœurs se révoltent contre ces cruelles incertitudes, et vos yeux inexpérimentés n'ont pas encore exploré toutes les profondeurs de l'abîme moral et scientifique.

Ce n'est pas que certaines âmes philanthropes, gémissant des perturbations imprimées à l'ordre moral, et surtout des dommages apportés à l'humanité par ce conflit des idées médicales, n'aient imaginé des projets de réforme plus ou moins spécieux et consolants; mais pour procéder avec certitude dans la voie des améliorations, il convient d'abord, nous le répétons, de spécifier en quoi consiste le mal, et,

pour nous servir du langage technique, nous devons établir le diagnostic avant d'instituer le traitement. Que si nous arrivions à cette conclusion, « que l'individualisme et l'anarchie qui dévorent aujourd'hui le corps médical sont le résultat obligé de certaines causes inhérentes à la fois et à l'individu, et à l'organisation sociale, et à la mobilité de la science elle-même, » il ne faudrait pas s'en prendre à nous, à nous qui plus que personne gémissons sur cette déplorable versatilité du génie médical. A Dieu ne plaise qu'on nous suppose l'intention de répandre l'amertume et le découragement parmi les jeunes praticiens : nous voulons au contraire, et c'est notre devoir, les préparer aux dégoûts qu'ils rencontreront inévitablement dans leur carrière, et prévenir la misanthropie qu'inspire trop souvent le monde vu de près. Que si nous soulevons parfois le voile qui recouvre certaines plaies hideuses du cœur humain, nous prions qu'on nous pardonne en faveur de cet axiome de haute philosophie, sinon d'adroite politique : « La vérité, quelle qu'elle soit, est toujours bonne à connaître. » Nous éviterons soigneusement d'ailleurs les noms contemporains, et, comme toujours, nous aurons en vue les principes, jamais les individus.

Un fait culminant, en ce qui concerne les dissidences médicales, c'est la diversité de doctrines qui sépare les différentes nations : fait consacré par les expressions vulgaires de *médecine* et *médecins français, allemands, anglais, italiens*, etc.; désignations

qui impliquent et formulent des théories et des pratiques médicales diverses et tranchées.

Descendant aux individus, il n'est que trop notoire que, même parmi ceux qui suivent la même bannière, souvent il se manifeste des oppositions réciproques au sujet d'un fait déterminé. C'est ce que la raison populaire exprime dans cet adage : « Hippocrate dit *oui* et Galien dit *non.* »

Nous aurons donc à signaler les causes qui divisent les *nations*, et celles, plus nombreuses, plus intimes, qui divisent les *individus*. Ces causes établies, il nous sera facile de préciser les remèdes, en vertu de l'axiome : « *Contraria contrariis curantur.* » Puis nous conclurons par l'expression de notre pensée sur l'avenir de la science envisagé sous le point de vue de l'unité possible de principes théoriques et pratiques.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la diversité des opinions médicales entre les nations.

1° Parmi les instincts de l'humanité, il en est un qui, de même que tous les autres, est à la fois la source de biens et de maux, de vertus et de vices. C'est cet instinct qui nous attache au sol natal, aux hommes qui sont nés sous le même ciel, instinct qui, dans sa belle acception, est exprimé par les mots *amour de la patrie*, et qui, dans un sens moins

noble, reçoit le nom d'*amour-propre national. L'amour-propre national*, tel est donc le premier mobile des dissidences entre les nations, car c'est lui qui nous empêche de reconnaître ou d'avouer que de plus grands génies puissent naître et se développer sur un sol étranger. Voilà pourquoi Sydenham et Brown ont régenté l'Angleterre médicale; pourquoi Stoll, Franck, Hufeland ont dicté leurs lois à l'Allemagne; pourquoi le contro-stimulisme fleurit en Italie sous le nom de *Rasori;* pourquoi Pinel et Broussais ont tenu pendant quarante ans le sceptre de la médecine en France.

Il faut le dire pourtant, l'autocratisme national des génies supérieurs ne s'exerce guère que de leur vivant, car alors qu'ils sont passés sous le niveau de la mort, ils recouvrent en quelque sorte leurs droits de bienfaiteurs de l'humanité tout entière, et la postérité leur décerne des honneurs cosmopolites. C'est qu'alors le parallèle individuel n'est plus à craindre; c'est qu'alors aussi leurs doctrines ont eu le temps de transpirer parmi les nations et de les édifier toutes par le secours de la tradition. Voilà pourquoi Sydenham et Stoll aujourd'hui sont en vénération parmi nous.

2° Nous venons de faire pressentir une nouvelle cause de dissidence : c'est *la difficulté de la transfusion scientifique*, si je puis le dire; difficulté qui naît et du sentiment répulsif signalé plus haut, et d'un autre motif que nous devons élever lui-même au rang de cause essentielle; je veux parler de l'igno-

rance des langues étrangères. Ce n'est, en effet, qu'à l'aide de traductions parfois infidèles, de fragments tronqués, de traditions défigurées, que souvent les systèmes et même les faits arrivent à ceux qui ne possèdent pas la langue d'un auteur. C'est ainsi que les étrangers nous reprochent, avec raison, de n'être pas au courant de leurs travaux, et, pour notre compte, nous avons la conviction que si les étrangers étaient mieux pénétrés des principes de l'école française, l'organicisme et la thérapeutique rationnelle trouveraient plus de faveur chez nos voisins.

C'en est assez sur ce chapitre; car, en modifiant les termes, en élargissant en quelque sorte les proportions, nous trouverions entre les nations les mêmes causes de dissidences que celles que nous allons développer au sujet des individus; mais ici les causes se dessinent plus actuelles, plus intimes, plus flagrantes, si je puis dire, et réclament une analyse plus approfondie.

ARTICLE II.

Causes de la diversité des opinions médicales entre les individus.

C'est particulièrement dans les dispositions individuelles que nous devons chercher les causes les plus actives des rivalités en matière d'opinions scientifiques; car ces rivalités éclatent surtout entre

les individus : chaque jour, en effet, ces dissidences blessent les yeux de l'observateur et attristent l'âme du philanthrope, en même temps qu'elles déprécient notre belle profession et la livrent aux sarcasmes du vulgaire.

Afin d'apporter quelque clarté dans ce mystérieux cahos de la psychologie médicale, nous tâcherons d'exposer ces causes dans un ordre d'enchaînement logique, autant qu'il est possible dans une matière dont les éléments offrent tant d'affinités réciproques.

1° Un motif qui domine tous les autres et qui doit à jamais s'opposer à la réalisation de tous ces systèmes de consensus universel, de constitution unitaire entre tous les hommes; un motif qui fait qualifier d'utopies la vieille république de Platon et les modernes rêveries du saint-simonisme, ce motif, disons-nous, est *la diversité d'organisation intellectuelle* que la nature a répandue parmi les hommes; diversité qui permet de distinguer des esprits faux et des esprits justes, des cœurs froids et des cœurs passionnés, des âmes nobles et des âmes dégradées; diversité qui marque la distance entre le génie et la stupidité, la grandeur et l'abjection. En conséquence de ce grand fait primordial, immuable, chacun voit, avons-nous dit, à travers le prisme qui lui est propre, même dans les faits matériels; car au delà du fait gît l'interprétation scientifique, à l'égard de laquelle chacun raisonne à sa manière. Néanmoins, comme il existe dans les masses un sens général, à

bon droit appelé *sens commun* ou *bon sens*, les dissidents, en matière de faits élémentaires, seraient en minorité, si d'autres causes ne venaient fausser les esprits et répandre partout la confusion et l'erreur.

2° Une de ces causes nouvelles est l'*esprit de secte* ou *d'école;* esprit de secte qui est pour les individus ce que l'esprit national est pour les peuples. Les sectaires de même couleur forment une petite nation dans la grande. Même répulsion pour les sectes rivales, même ignorance ou plutôt même mépris des travaux et de l'idiome scientifique propres à chacune d'elles. Voyez les superbes dédains du vitalisme de Montpellier à l'égard du solidisme de Paris, qui les lui rend bien... Cet esprit d'école est un mélange de gratitude et d'amour-propre : d'une part on se range par vénération, souvent par faiblesse, du parti de ceux auxquels on doit son éducation scientifique; d'autre part on ne veut pas convenir qu'on s'est laissé guider bénévolement dans le sentier de l'erreur, car nul ne consent à reconnaître la brièveté de sa vue et la fausseté de son esprit.

3° A côté de l'esprit de secte marche le servile *respect pour l'autorité*. L'un et l'autre émanent des mêmes principes, à cela près qu'ici ce n'est plus le maître parlant et agissant qu'on salue, c'est quelque livre écrit il y a deux mille ans ou quelque article de journal imprimé d'hier. Tels sont ces prétendus hippocratistes modernes, qui ne voient pas qu'Hippocrate aujourd'hui serait le même; oui, plus les

lumières que vingt siècles nous ont léguées et auxquelles il n'aurait pas l'absurdité de fermer les yeux. Tels sont encore ces pauvres d'esprit à l'affût de toutes les nouvelles scientifiques, et qui abjurent chaque jour l'expérience de la veille en faveur des convictions puisées dans la gazette d'aujourd'hui; girouettes qui tournent à tout vent, et qui, sous des cheveux blancs, conservent la naïve crédulité de l'enfance; malheureux qui roulent le rocher de Sisyphe, et dont l'éducation recommence tous les jours.

4° Des catégories précédentes se rapprochent celles des *hommes connus par d'importantes publications* ou *par un enseignement qu'ont accueilli de nombreux disciples*. Ici l'homme de science devient sa propre autorité; bien peu se sentent le courage d'abjurer une erreur proclamée à la face du monde savant; bien peu, surtout, auront l'humilité de faire amende honorable devant un antagoniste dont les lauriers les empêchent de dormir et dont l'éclat les offusque. Alors on défend par opiniâtreté ce qu'on a d'abord professé dans la candeur de son âme, et la vanité fait taire la conscience. Avons-nous besoin d'ajouter que tel est le mobile secret, mais trop réel, des luttes parfois scandaleuses et toujours déplorables qui de tous les temps ont souillé l'arène scientifique. Et parmi ces conflits, que devient l'humanité?

« *Quicquid delirant reges plectuntur achivi.* »

5° L'esprit de personnalité s'offre à nous mainte-

nant sous un aspect moins éclatant, mais aussi moins dangereux, sous celui qui résulte des *effets de l'âge*. Le vieux praticien finit, en effet, par n'avoir plus foi qu'en lui-même : c'est le fruit bien légitime des interminables déceptions dont la science est semée. Le vieillard est, de droit, infaillible : la sagesse n'est-elle pas fille du temps et de l'expérience, surtout en médecine?... Sentence vermoulue qui d'un trait efface les priviléges du génie et jette un voile menteur sur les trivialités de la routine; sophisme ambitieux qui place Newton au-dessous d'un vieil arpenteur de village et ravale Bichat au niveau d'une garde-malade. Tel est pourtant l'axiome favori de l'empirisme, et le peuple fait écho. Avec une telle opinion de sa propre valeur, comment convenir qu'on a pratiqué pendant trente ans des doctrines fausses ou meurtrières? La conscience, dans ce cas, serait un faible rempart contre les remords; mieux vaut détourner les regards et vivre dans la satisfaction de soi-même. Mais au moins le vieux empirique se trompe-t-il pour son propre compte, tandis que le professeur et l'écrivain, d'un mot, arment cent bras. Quelle responsabilité, grand Dieu! C'est à déserter la chaire.

Les influences précédentes agissent par deux mobiles, que nous allons examiner, et qui à leur tour réagiront par de nouveaux mécanismes, pour nourrir et propager les dissidences et les erreurs médicales.

6° *La paresse d'esprit*, effectivement, a sa part dans les causes qui précèdent; mais elle agit isolé-

ment chez les individus indolents, dissipés, incapables d'application, qui trouvent bien plus commode d'accepter des idées toutes faites que de s'en former qui leur soient propres; gens qui traînent la science du point où ils l'ont prise jusqu'au bout de leur carrière, sans songer même à réparer les lambeaux qu'elle perd en chemin, et qui, finalement, l'abandonnent, décrépite et mutilée, dans le méphitique bourbier de la routine...... Chose pénible à dire; telle est pourtant l'histoire de beaucoup de praticiens qui de l'art de guérir font métier et marchandise; et c'est ce qui explique les entraves et les dégoûts que rencontrent les travailleurs dont l'auréole blesse les yeux et allume la colère de ceux qui trouvent plus facile d'en médire que de les imiter.

7° *L'ignorance*, tel est donc un de plus grands fléaux de la profession et de l'humanité. L'ignorance est d'autant plus fatale au progrès qu'elle se méconnaît elle-même, et usurpe les prétentions que le savoir seul peut légitimer; mais qu'il exerce d'autant moins que lui seul aussi peut apprécier l'étendue de notre insuffisance à l'égard d'une foule de difficultés que l'ignorance tranche sans hésiter.

8° A l'ignorance et à la faiblesse d'esprit il appartient de féconder les mauvais germes répandus dans un déluge de *publications erronées ou mensongères*. En effet, l'homme qui manque de lumières suffisantes pour apprécier les ressources réelles de l'art, accepte aveuglément, avons-nous déjà dit, tout ce que lui transmet la presse, envahie journellement

par le mensonge et l'erreur, difficiles à démêler au milieu du salutaire aliment dont elle est aussi le véhicule: de là les pratiques ridicules, bizarres et trop souvent funestes qui se propagent sur la foi d'écrivains obscurs, dont l'instruction et le caractère sont au moins problématiques; de là ces dociles croyances aux miracles du magnétisme et de l'homœopathie, qui ne manquent pas de tribunes complaisantes ou soldées au besoin; de là ces expérimentations dangereuses, d'après de prétendues guérisons dont les journaux souffrent l'étalage suspect. C'est qu'il est, nous le répétons, des esprits superficiels pour qui toute phrase imprimée devient mot d'évangile, esprits oublieux que l'expérience et les déceptions sans cesse renaissantes ne peuvent suffire à corriger, incapables qu'ils sont de juger autrui comme de penser d'après eux-mêmes.

9° Que si quelque travail consciencieux et savamment élaboré vient à projeter un rayon fécondant sur le sol des découvertes, un autre écueil surgira de l'insuffisance des expérimentateurs : c'est l'*application vicieuse des préceptes* énoncés par l'auteur. Habitués à coudre en quelque sorte un remède à une maladie, ces expérimentateurs de pacotille ne tiendront nullement compte des nuances établies, des conditions exigées, des exceptions posées par l'observateur instruit, attentif et pénétrant. Pour eux Stoll purgera toujours, Pringle tonifiera sans cesse, et Cullen n'usera que des excitants; car Stoll, disent-ils, proclamait la bile, Pringle la putridité

et Cullen le spasme; ce sont ces esprits superficiels qui, parce que vous faites le procès à l'abus des purgatifs, vous proclameront partisan de l'abus des saignées[1]. Or, de même que précédemment les monstruosités scientifiques prenaient racine sur le terrain de l'ignorance, de même ici l'ignorance se chargera d'extirper les germes du progrès; elle y réussira d'autant plus facilement qu'elle aussi prétend procéder par les voies de l'expérience et de l'observation; mots sacramentels dont la magie s'exerce sur les esprits oublieux de ce principe: « que la valeur de l'observation est égale à celle de l'observateur, et qu'elle varie comme celle de l'argile entre les mains d'un manœuvre grossier ou d'un sculpteur habile. »

La valeur à donner aux observations est, en effet, une des plus grandes difficultés du problème scientifique, et la confusion qui règne à cet égard est sans contredit une des causes capitales des dissidences entre les médecins. Sous ce point de vue, l'arène médicale offre véritablement un spectacle bien étrange. Tout le monde est d'accord en cela, que l'observation est la seule voie du progrès réel, le *criterium* unique de la vérité; et pourtant, dans des circonstances récentes, on a vu contester en pleine académie la valeur du *nombre* des faits;

[1] En rendant compte d'une lecture que je fis en août dernier à l'Académie, tous les journaux, se copiant les uns les autres, ont conclu, de ce que je condamnais les purgatifs répétés, que j'étais partisan exclusif des saignées *coup sur coup*. Lisez mon travail inséré *in extenso* dans les *Bulletins de l'Académie* de septembre dernier, vous verrez qu'il n'y est pas dit un mot des saignées coup sur coup.

comme si les faits n'avaient pas besoin d'être également *comptés* et *pesés*, comme si l'expérience, précieux privilége dont se prévalent tant de rivaux de la statistique, n'impliquait pas elle-même, et nécessairement, l'idée de *répétition*, de *dénombrement*, vague ou formulé, des faits analogues!

10⁰ Oui, l'une des grandes plaies de notre époque c'est cette funeste *tendance* à *conclure d'un petit nombre de faits*, souvent *mal observés* et plus souvent *mal interprétés*; c'est cette répulsion pour la méthode sévère de l'analyse, répulsion qui naît parfois d'une impuissance radicale, et toujours de cette impatience du doute qui tourmente l'esprit humain et le pousse à la conviction par la voie la plus courte et la plus commode. De là cette myriade d'inventions et de découvertes mort-nées, d'espérances détruites, d'illusions dissipées qui font place à d'autres illusions, ce fantastique aliment de la *folle du logis*. En attendant, la science s'encombre et s'appauvrit de ce qui paraîtrait devoir l'enrichir, des produits de l'observation, mais de l'observation indigeste, superficielle, décevante et crédule, trop souvent ignorante et menteuse.

Nous venons de retracer sous des couleurs bien sombres, mais que notre véridique pinceau ne pouvait adoucir, les travers et les vices de l'esprit scientifique, pour compléter le tableau nous devons maintenant esquisser les imperfections de la science elle-même.

11⁰ Car, il faut en convenir, une des causes pre-

mières de la diversité des opinions est cette *imperfection*, cette *mobilité de la science médicale* elle-même. Sous l'influence des causes précédentes et de l'impénétrabilité de ses éléments fondamentaux, la médecine, colosse aux pieds d'argile, chancèle constamment sur son mouvant piédestal, sans cesse miné par le flot des contradictions. Le praticien balotté par les courants contraires, s'efforce pourtant de nager vers un but, et, comme au temps des révolutions politiques, veut se choisir une bannière; mais lorsqu'il croit avoir adopté la meilleure, arrivent les mécomptes qui l'obligent à changer, jusqu'à nouvelle péripétie... Aussi le scepticisme forme-t-il le système dominant, si l'on peut appeler *système* la négation de tout système. C'est pourquoi les partisans du scepticisme, honteux de leur nullité, ont tenté de la dissimuler sous le nom d'*ecclectisme*, mot heureux qui paraît signifier quelque chose et ne signifie rien; car l'ecclectiste est celui qui *choisit*; or, pour choisir il faut nécessairement être *déterminé* par le raisonnement ou l'expérience, par le *dogmatisme* ou l'*empirisme*. Philosophiquement parlant, il n'existe en effet que ces deux systèmes, et encore est-il douteux qu'il existe d'autre base scientifique que l'expérience; car les systèmes les plus abstraits prétendent, eux aussi, s'appuyer sur elle, sur des faits plus ou moins bien interprétés. Quoi qu'il en soit, dans la mobilité des idées médicales, dans les révolutions perpétuelles dont la science est travaillée, mobilité, révolutions qui tiennent à notre profonde

ignorance d'un fait principe, l'*essence de la vie*, gît la cause scientifique véritable de nos dissentions.

12° Il en est encore une autre, cause honteuse dont nous rougissons de parler, cause qui n'a plus rien de commun avec la science, véritable lèpre originelle qui s'attaque au cœur de l'homme dans toutes les conditions de la vie : vous l'avez devinée, c'est l'*égoïsme*. Non cet égoïsme moral qui, sous le nom d'*émulation*, est le germe des vertus et des grandes actions, mais cet égoïsme matériel, sordide, qui se résume dans ces deux mots : *de l'or, des honneurs*. L'égoïsme c'est l'envie, c'est cet instinct par lequel la nature voulut assurer la conservation de l'individu et que l'homme fait servir à sacrifier ses semblables. Tel est le vice qui saute à tous les yeux et qui nous livre en butte à la malignité populaire. Cette passion abjecte a régné de tout temps, sous les apparences de la rivalité scientifique; nous la retrouvons dans tous les lieux et dans tous les siècles, depuis Asclépiade qui, jadis, à Rome, qualifiait insolemment les œuvres d'Hippocrate de *froides méditations sur la mort*, jusqu'aux diatribes de l'obscur Gourmelen contre le vertueux et célèbre A. Paré; de l'anatomiste Riolan contre le crédule Habicot; du malicieux Guy-Patin contre les partisans de l'antimoine; depuis les inimitiés de Sydenham et de Morton, au dix-septième siècle, jusqu'aux disputes scandaleuses de Bouvart et de Bordeu, au dix-huitième; depuis les grotesques dissentions des chirurgiens et des barbiers, des médecins et des chirurgiens, pen-

dant les siècles passés, dissentions dans lesquelles durent intervenir les arrêts des tribunaux, des parlements et même de l'autorité royale, jusqu'aux discussions passionnées qui divisent les médecins les plus renommés de notre époque.

Cette lèpre homicide s'imprime dans le livre du savant, trône dans la chaire du professeur, respire sur les lèvres du praticien dans le monde; mais surtout elle s'assied au chevet du malade, et transpire dans les perfides précautions oratoires, dans le sourire dédaigneux et jusque dans le silence improbateur du médecin consultant; car, abonder franchement dans les vues d'un confrère, c'est reconnaître un égal en habileté; et dût-on se borner à changer la violette en guimauve, la vanité, l'intérêt surtout, vous invitent à ne pas dire ou faire exactement comme lui....

Il est une autre tactique non moins usitée : celle-ci consiste à se conformer, dans l'application, aux systèmes professés par des rivaux plus heureux ou plus habiles, et cependant à médire de ces mêmes rivaux.

Pas n'est besoin de dire que dans ces cas la diversité d'opinions n'est qu'apparente.

Mais j'entends gronder l'anathème; le vice, qui s'est reconnu, crie au scandale et médite vengeance... Oser ainsi mettre à nu les turpitudes de la profession!... Eh pourquoi ne dirions-nous pas ce que chacun pense? Ce que vous venez d'entendre on vous le dira, on vous le répétera tous les jours; seu-

lement on ne l'imprimera pas. Mais à quoi sert de couvrir une plaie dont la malice, à chaque instant, arrache l'appareil? mieux vaut la produire dans tout ce qu'elle a de révoltant, afin d'augmenter, s'il se peut, l'horreur qu'elle inspire, et d'engager ainsi, sinon les malades à s'en guérir, au moins les individus sains à s'en préserver.

ARTICLE III.

Remèdes à la diversité des opinions médicales.

Chercherons-nous maintenant des remèdes à ces fatales dissidences entre les médecins? Certes, nous ne désespérons pas tellement de l'esprit humain et de l'ordre social que nous n'admettions des améliorations et des progrès possibles, tant dans la manière d'organiser la profession que dans celle d'interpréter et d'appliquer les principes de l'art; mais ce qui précède peut faire apprécier et la nature de ces remèdes, et la possibilité de leur application, et leur efficacité probable. Parmi les causes nombreuses déduites ci-dessus, il en est sans doute qu'on peut conjurer ou du moins modifier de manière à pallier leurs effets; mais celles qui tiennent à notre nature, qui sont inhérentes à la physiologie du cœur humain, si je puis dire, pouvons-nous espérer de jamais les réformer?

Quant aux rivalités entre nations, les bienfaits de la paix, les communications scientifiques facilitées par les mille voix de la presse, les relations in-

dividuelles entre savants, favorisées par les congrès, qui sont de mode aujourd'hui, voilà des circonstances heureuses qui tendent à effacer les délimitations nationales et à fonder l'esprit de cosmopolitisme parmi les savants. Mais la réalisation complète d'une république scientifique universelle, si elle apparaît comme possible dans l'avenir, probablement aucun de nous ne la saluera. La diversité d'intérêts, de mœurs et de langage y mettront longtemps obstacle.

Les inconvénients de l'ignorance des langues étrangères pourraient être jusqu'à un certain point éludés par l'adoption d'un idiome commun aux savants, du latin, par exemple; mais nous avons le regret de voir s'affaiblir chaque jour l'espoir que pourrait donner la culture de cette langue, culture de plus en plus négligée, à ce point qu'au sein même des académies, cette langue est incomprise et reçue avec défaveur. La traduction supplée incomplétement à ce défaut; néanmoins, ses bienfaits sont évidents, et dans une circonstance récente[1] nous avons acquis la douce conviction que le progrès national est accueilli et compris à l'étranger. Puisse la nation se montrer reconnaissante et user de réciprocité!

Mais toujours il existera des esprits étroits et faux pour accueillir et féconder l'erreur et le mensonge.

[1] Au congrès de Fribourg, en septembre dernier, la majorité des médecins allemands s'est prononcée à l'égard de la nature de la fièvre dite *typhoïde*, qu'ils considèrent comme caractérisée par la *sub-inflammation des plaques de Peyer;* opinion qui a pris germe en France, et que beaucoup de médecins français refusent d'adopter.

L'esprit de secte ou d'école persistera tant que les maîtres manifesteront cette jalousie passionnée que suscitent l'opposition et les mérites rivaux, et tant que les disciples seront dépourvus de lumières suffisantes pour juger les maîtres eux-mêmes. Ce serait donc espérer l'impossible.

Ceci peut s'appliquer au respect obséquieux pour l'autorité; et malgré l'esprit d'émancipation de notre siècle, il se trouvera toujours des gens pour honorer cette formule antique : *le maître l'a dit.*

Toujours ils seront en petit nombre ces hommes forts qui, bannissant un faux et funeste amour-propre, oseront dire : Je me suis trompé, j'abjure mon erreur.

Le vieux praticien conservera toujours cette morgue vaniteuse qui s'oppose à ce qu'il puisse accueillir les leçons de la jeunesse et du progrès moderne.

Toujours il existera des paresseux pour penser d'après autrui, des idiots pour ne penser jamais et des malheureux pour tomber victimes de leur impéritie.

L'erreur et le charlatanisme s'alimenteront toujours de la crédulité des sots et des dépouilles de l'humanité.

Toujours les pauvres d'esprit appliqueront mal et à faux les principes émanés des esprits justes et supérieurs.

Tant que la seule voie du solide progrès, la statistique bien comprise, trouvera des opposants et des détracteurs, l'exception affectera de la tendance

à supplanter la règle, et l'on se créera des convictions sur des faits insuffisants ou mal observés.

Quant aux imperfections de la science et aux révolutions qui la tourmentent, on peut espérer qu'elles diminueront et deviendront moins fréquentes, à mesure que les lois de l'organisation se révéleront au génie progressif de l'observation. Mais ces lois elles-mêmes seront toujours, nous le craignons, diversement interprétées et appliquées, tant que les éléments fondamentaux de la science, la nature et le mécanisme de la vie resteront impénétrés. Je suppose même cette science de la vie arrivée au plus haut point de perfection que l'humanité puisse atteindre; qui sait si cette diversité dans la manière de percevoir les objets même palpables; qui sait, surtout, si le besoin de primer et d'effacer autrui, si l'instinct de jalousie, en un mot, ne perpétueraient pas la lutte dans l'arène médicale? Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui des conflits solennels s'élever entre les savants qui cultivent ce qu'on est convenu d'appeler les sciences *exactes?* Ne les voit-on pas discuter, disputer même, et sur la composition réelle des corps supposés simples, et sur l'essence de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, et sur les lois d'affinité et de composition et sur la gravitation elle-même, cette loi-principe de l'univers, etc., etc.

Vous le voyez, les dissidences en médecine sont inévitables, nécessaires, immuables comme la nature; et ne croyez pas que notre science fasse exception : les mêmes oppositions existent partout où

l'homme exerce son esprit et son industrie : dans la science du droit, comme dans la nôtre, en politique comme en théologie, dans la littérature, dans les arts comme dans la commerce; partout enfin où le *moi* trouve à se produire, et il se produit partout où l'homme respire, où la société s'organise; ainsi se trouve justifié ce vieux dicton satirique :

« *Deus tradidit mundum disputationibus philosophorum.* »

Prenons donc notre parti sur les rivalités et les luttes qui nous attendent; efforçons-nous cependant de concentrer le plus grand nombre possible d'éléments scientifiques et d'approcher, autant qu'il est en nous, de la mystérieuse vérité. Heureusement nous avons en main le prisme qui nous permettra d'isoler et de saisir la lumière, le creuset où nous pourrons séparer l'or pur du vil métal : ce prisme c'est l'observation, ce creuset c'est la nature. Heureux si, dans ces investigations délicates, nous savons éviter les causes nombreuses d'hallucinations inhérentes à la faiblesse des organes humains. Mais si l'esprit peut errer, le cœur au moins ne faillira pas; nous poursuivrons le progrès réel dans toute la simplicité de notre âme, et par nos efforts de zèle comme par la probité que nous professons, je tâcherai de mériter pour moi et d'acquérir à vous-mêmes l'application de cette devise imitée de celle où Cicéron définit le véritable orateur :

« VIR BONUS, MEDENDI PERITUS. »

FIN.



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.